

Compte rendu de livre

**Albert Piette, *Les jeux de la fête*, Paris :
Éditions de la Sorbonne, 2023 [1988], 304 p.**

Laurent Sébastien Fournier
Université Côte d'Azur

Ce livre, initialement publié en 1988, avait marqué une nette avancée dans les études festives. L'ouvrage reste-t-il actuel et quelle est sa pertinence pour la recherche contemporaine ? Si la fête est un invariant anthropologique, il n'en est pas de même des interprétations qui la concernent. Discutant les théories classiques de la fête, Albert Piette avance de nouvelles perspectives cognitivistes, interactionnistes et sémiologiques. Le livre, novateur en son temps, critique l'hyper-descriptif ethnographique, la plongée dans le symbolisme, le fonctionnalisme naïf, l'idéalisation de la fête archaïque. Il remplace ces approches anciennes par une étude des « espace-temps interstitiels » dans la fête. Les propositions théoriques de Piette sont robustes. La fête est pour lui un jeu qui décontextualise, rompt avec la routine quotidienne et produit une sorte d'entre-deux, une ambivalence comportementale. Il postule une relation dialectique (et non d'affrontement ou de rupture) entre l'espace interstitiel constitué par la fête et l'ordre dominant. Il se distingue ainsi des auteurs qui posaient par principe l'exotisme ou l'altérité fondamentale des comportements festifs. Les notions d'intervalle festif, de « méta-message », de cadre et de comportement mettent en question la perspective sociologique classique (Durkheim, Caillois, Duvignaud). Piette parvient à échapper à la mystique de la signification comme à celle de la transgression (Freud). La fête est plutôt considérée comme un miroir (p. 36) et vécue sur un « mode mineur ».

Piette prend aussi appui sur des références littéraires, grands classiques ou textes plus discrets. Il s'intéresse aux « contraintes formelles du mouvement festif » (p. 41). Il avance les notions de « béance » et de « libre création verbale » qui l'orientent vers les relations entre signifiant et signifié dans la fête. Cependant, cette théorie reste prisonnière de la logique saussurienne du signe. Elle néglige à la fois les aspects charnels et la multi-sensorialité des fêtes. Pour autant, Piette étudie de manière productive la dramatisation narrative du

message festif et l'insertion de ce message dans la configuration rhétorique de la fête. Il perçoit ainsi deux séries enchevêtrées et décalées au principe du « jeu festif ». Il distingue le « rite idéal » et le « rite secondaire », entrecroisés et actualisés dans un « rapport inter-rituel ». Piette interroge donc le décalage entre signifiant et signifié, critiquant le cadre saussurien tout en reproduisant ses catégories fondamentales.

Sur ces bases, la Wallonie (Belgique) constitue le terrain d'application exclusif de l'ouvrage. Les exemples sont divisés selon « la nature du message festif » (p. 46), distinguant des fêtes « fictionnelles » qui mettent en scène des personnages fictifs (les Gilles du carnaval de Binche, repliés sur la communauté locale, et les Blanc-Moussis de Stavelot, ouverts au tourisme), et des fêtes « non fictionnelles » basées sur des thématiques réelles (le goûter matrimonial d'Ecaussinnes, rite local inspiré du mariage, la fête de la Wallonie à Namur, la fête du travail à Charleroi). Une étude de la fête du Doudou de Mons clôt le volume, démontrant les superpositions possibles du fictionnel et du non-fictionnel. Piette utilise les méthodes classiques de l'ethnographie : observations de terrain, entretiens et analyse des sources documentaires locales.

Pour chaque exemple, Piette interroge les décalages entre « programme narratif » de la fête et « configurations rhétoriques ». Inspiré par la sémiologie et la sociolinguistique, il considère la fête comme un langage afin de rompre avec les approches sociologisantes ou psychologisantes du passé. Mais la fête n'est pas uniquement un langage, et il manque souvent le corps des fêtards. Il s'agit donc plutôt d'une approche communicationnelle de la fête (avec les dimensions centrales de « message » et de « méta-message ») que d'une anthropologie au plein sens du terme. Le modèle actantiel de Greimas (p. 49) ne permet pas de rendre compte des spécificités gestuelles et corporelles de la fête. De même, l'opposition entre verbal et non-verbal est à peine effleurée, comme si Piette était un simple spectateur des fêtes qu'il étudie. Pour dépasser la question des déterminations sociales comme celle des orientations symboliques des fêtes, Piette s'efforce de « comprendre ce que la fête représente pour ceux qui la vivent » (p. 51), mais la fête ne va-t-elle pas bien au-delà de cette phénoménologie ? Il n'y a pas non plus de réflexion sur les mythes festifs, ce qui aurait permis d'autres questionnements : pourquoi Piette n'a-t-il lu ni Barthes, ni Lévi-Strauss, ni De Martino ?

Le contenu du livre, en dépit de son ambition théorique, est relativement classique. À Binche (chapitre 1), Piette décrit le contexte historique du carnaval, le personnage central du Gille, les principales séquences de la fête (p. 55-76). Il

puise amplement chez les folkloristes belges. Il propose ensuite une analyse, insistant sur le « rite idéal », les comportements et la mobilisation affective des participants. A Stavelot (chapitre 2), de même, il utilise des sources locales pour décrire le personnage du Blanc-Moussi, son costume, l'histoire de la fête jusqu'aux efforts récents de sa mise en tourisme. Si le carnaval de Binche repose, selon Piette, sur le principe de « l'harmonie dans la hiérarchie », celui de Stavelot privilégie la « compétition pour l'égalité ». Un chapitre conclusif (chapitre 3) fait le point sur « la complexité comportementale dans la fête fictionnelle ». Piette y propose une herméneutique fondée sur la comparaison des deux exemples. Il y postule une « interstitialité » et une « fluidité » comportementales.

La deuxième partie, en miroir de la première, aborde « la fête non fictionnelle ». Au contraire de la fête fictionnelle, celle-ci n'est pas centrée sur un personnage artificiel mais prend pour signifié un message directement issu de la réalité : le mariage, le travail, l'identité wallonne. Piette se demande quel est le rapport entre « rite idéal » et « rite secondaire », quelle est la « modalisation ludique » des fêtes de ce type, comment ce type de fête oscille entre les enjeux réels de sa thématique et sa figuration secondaire. Le cas du goûter matrimonial d'Ecaussinnes (chapitre 4) est intéressant en tant que ritualisation idéale du mariage, augmenté par une ritualisation secondaire sous forme d'amplification. Ici, on joue à se marier ; la fête est basée sur un canular fondateur datant de 1903 qui tourne le mariage en dérision. Mais l'exemple a vieilli avec la fin de l'hétéronormativité ; son sens a évidemment changé dans le contexte contemporain. De même, le « rite idéal » de la fête du travail de Charleroi (chapitre 5) est, selon Piette, la manifestation de l'union des travailleurs contre les forces patronales, mais qu'en est-il à l'heure de la flexibilisation et de la financiarisation de l'économie ? Piette indique comment, en marge de la fête du travail, apparaissent des aspects ludiques qui s'expriment aux dépens des enjeux politiques. Ce serait là une « dé-sémantisation » et une apparition de « nouvelles modalités festives » introduisant une dimension non sérieuse dans la fête politique. Les fêtes de Wallonie à Namur (chapitre 6) offrent l'exemple de fêtes créées vers 1920 autour d'un cortège évoquant la construction historique d'une identité politique et culturelle wallonne. Comme dans les chapitres précédents, l'étude est plutôt datée, au vu des évolutions récentes des questions identitaires en Belgique.

Dans un chapitre récapitulatif, Piette propose une analyse de « la complexité comportementale dans la fête non fictionnelle » (chapitre 7). Il y compare les logiques de la fête fictionnelle et de la fête non fictionnelle. Si la fête fictionnelle

s'appuie sur « l'oxymoron » et « la dénégation référentielle », la fête non fictionnelle utilise plutôt « l'amplification » et « le développement des potentialités sémantiques ». La dernière partie, constituée d'une longue étude de la fête du Doudou de Mons (chapitre 8), insiste sur « l'incessant va-et-vient entre le rite idéal et le rite secondaire comme condition nécessaire de la régulation et de la survie d'une fête » (p. 209). Une séquence spécifique de la fête de Mons, le combat de Saint-Georges contre le dragon, vient en appui de cette démonstration. Piette montre comment un rituel secondaire, la conquête des crins du dragon par la foule (p. 236), introduit « un jeu dans le jeu », une brèche anti-structurale qui exprime la culture populaire contemporaine et se surimpose à la culture officielle médiévale d'où provient le rite idéal.

Pour conclure, on regrette que cette réédition n'ait pas pris la mesure des avancées réalisées dans les études festives depuis 35 ans. Les problématiques de la corporéité, de la sensorialité, et du redoublement virtuel des fêtes ne sont jamais évoquées. Les théories auraient mérité d'être rediscutées et les terrains revisités. La question de la patrimonialisation des fêtes est purement et simplement ignorée, malgré les graves crises qu'elle a entraînées en Belgique même. Seule partie rédigée pour la nouvelle édition, l'avant-propos lunaire évoquant l'ennui heideggérien et les camps de concentration révèle l'engagement minimal d'un auteur qui semble aujourd'hui très éloigné des fêtes de sa jeunesse.